



Prof. Dr. İlber Ortaylı

21 mai 1947, Bregenz - 13 mars 2026, İstanbul

Aujourd'hui
la Turquie



Dr Olivier Buirette

Albin Kurti : vers un Kosovo renforcé ?

Le Kosovo, depuis son indépendance auto-proclamée le 17 février 2008 sur les décombres de la guerre de dissolution de la Yougoslavie, n'a cessé de s'affirmer et de construire, souvent avec difficulté, un État reconnu et indépendant.

Car cette indépendance *de jure* ne fut pas reconnue par toute la communauté internationale, et c'est encore le cas en ce début de 2026 : à ce jour, 155 États la reconnaissent, contre encore 45 qui y sont opposés - dont la Russie.

C'est un cas unique de ce genre dans la région. Mais presque 20 ans après sa naissance, ce qui fut une région autonome de la Yougoslavie de Tito conserve et affirme son identité. Cette petite nation est peuplée, rappelons-le, de 92 % d'Albanais, de 5,3 % de Serbes et de 2,7 % d'autres minorités. Alors que les sanctions européennes qui entravaient encore Pristina sont en passe d'être levées suite au bon déroulement des élections locales d'octobre et des législatives de décembre 2025, la réélection d'Albin Kurti, premier ministre du Kosovo depuis 2020-2021, conforte ce dernier dans son pouvoir avec presque 50 % des suffrages. Ainsi, ce petit territoire d'un peu plus de 1,5 millions d'habitants, théâtre de ce paradoxe, dans l'histoire des Balkans, d'avoir été au XIV^e siècle le lieu de l'ultime bataille et défaite des princes chrétiens des Balkans contre l'invasion des armées de l'Empire ottoman lors de

la bataille de Kosovo Polje (1389), avait été intégré dès la fin du XI^e siècle dans l'Empire serbe, connaissant ainsi par alternance les dominations de l'Empire romain d'Orient et de Belgrade.

Cette région symbolise ainsi, plus que toute autre, les identités multiples des Balkans de l'Ouest, mélange de populations pratiquant à la fois un islam européen, la religion orthodoxe, mais aussi catholique ou protestante.

Après le reflux de l'Empire ottoman au XIX^e siècle, le congrès de Berlin de 1878 rattache le Kosovo à la Serbie qui retrouve son indépendance ; après la première guerre mondiale, ce sera l'aventure de la première Yougoslavie, à partir de 1918 jusqu'à la dissolution du Royaume en 1941 par Hitler et un éphé-



mère rattachement à l'Albanie. Enfin, le Kosovo sera intégré à la Serbie en tant que territoire autonome dans la Fédération yougoslave de Tito après 1945.

C'est donc parce que la Yougoslavie ne survivra pas à son fondateur et que ses deux principaux successeurs, Franjo Tudjman pour la Croatie et Slobodan Milosevic pour la Serbie, choisiront pour maintenir leur pouvoir d'avancer la carte du nationalisme dans une fédération qui par essence même était un État multinational avec des minorités imbriquées dans chaque État, que nous devons aboutir à cette terrible guerre civile qui dura dix ans pour redonner naissance à la carte des Balkans de l'Ouest d'avant 1914. Et ce, soulignons-le, dans la douleur, avec près de 300 000 victimes et un Tribunal pénal international instruisant encore jusqu'à ce jour les crimes commis durant cette période, allant du génocide aux crimes de guerres contre l'humanité, ou encore celui de purification ethnique, l'un des plus terribles durant cette période.

Ainsi le Kosovo qui, on l'aura compris, n'a jamais été un État indépendant mais toujours un territoire peuplé majoritari-



ment d'Albanais, a besoin plus que tout de s'affirmer dans la stabilité.

On peut donc voir dans cette réélection du premier ministre Albin Kurti, à qui nous avons il y a quelques années consacré un article dans ces colonnes, un signe de stabilisation qui ne peut qu'être encouragé par l'affermissement de l'Albanie d'Edi Rama, à présent aux portes de l'Union européenne à l'horizon 2030.

Peu à peu, nous le voyons, grâce aux efforts de la diplomatie, cette zone d'instabilité qu'était l'ex-Yougoslavie se réduit progressivement, laissant encore bien sûr quelques cas complexes comme ceux de la Bosnie-Herzégovine ou de la Serbie. Mais une dynamique positive est bien présente dans la région, et puissent les années qui vont suivre le confirmer.



Michael Emami

Démocratie, structure sociale pernicieuse, et méritocratie, colosse de la progression sociale ?

Le sujet abordé dans ce nouvel article est assez sensible et peut sembler perturbant, voire cynique et déplaisant, en particulier s'il est perçu comme une incitation pour les masses. Je me contente de l'aborder ici en me basant sur les normes sociales mondiales, sur le succès social et les faiblesses d'une société démocratique comparée à une société méritocratique, avec les implications pour la philosophie sociale.

La démocratie est un degré moins perniciose que le despotisme. Selon Platon, elle met l'accent sur la prise de décision collective du peuple ; certains intellectuels, comme Voltaire, vont même jusqu'à la définir comme l'idiotie des masses. La philosophie sociale méritocratique, quant à elle, privilégie la gouvernance et l'ordre social basés sur la capacité, le talent et la réussite individuels. La différence clé réside dans leur légitimité : la démocratie tire son autorité du consentement populaire, tandis que la méritocratie la tire de la compétence et de la performance.

La démocratie est, par définition, universellement considérée comme un système politique où le pouvoir repose sur le peuple, exercé directement ou par l'intermédiaire de représentants élus. Sa légitimité vient de la participation universelle et de l'égalité dans la prise de décision, qu'elle soit logique ou productive. Ce qui reste sujet à discussion, car il peut y avoir bien des différences voire des inégalités au niveau de la capacité de prise de conscience, du libre arbitre ou des objectifs visés parmi les masses qui élisent ces représentants.

La méritocratie, en revanche, est une philosophie sociale dans laquelle le statut, le pouvoir et les récompenses sont répartis selon le mérite, le talent, les compétences et les réalisations, plutôt que la naissance, le népotisme, la richesse ou la popularité, mesurés à l'aune d'une reconnaissance sociale fictive.

Si l'on regarde les fondements philosophiques, la démocratie repose sur l'idée que la légitimité vient des gouvernés. Des penseurs comme Rousseau et John Stuart Mill mettaient l'accent sur la participation, la liberté et l'égalité. En revanche, la méritocratie, telle que définie ironiquement à la base par Michael Young en 1958, a évolué vers une philosophie qui valorise l'équité par la récompense du talent et de l'effort. Elle résonne avec les traditions confucéennes d'Asie de l'Est, où les systèmes d'éducation et d'examen ont historiquement déterminé la mobilité sociale et l'élévation sociale.

Je crois, comme beaucoup, qu'en politique les démocraties élisent des dirigeants indépendamment de leur compétence, pourvu qu'elles obtiennent des voix en exploitant la naïveté des masses démunies. La méritocratie choisirait plutôt des dirigeants dotés d'une expertise ou de qualifications avérées. Dans la société, les démocraties visent à réduire les inégalités par les droits et le bien-être. Les méritocraties acceptent l'inégalité comme naturelle si elle reflète des différences de capacité et d'effort. Il suffit de dire que, dans le monde de l'économie, les démocraties peuvent réguler

les marchés pour une supposée équité sociale, tandis que dans les méritocraties, la structure et le système sociaux encouragent la concurrence, récompensant la productivité et l'innovation.

Si l'on considère les forces et les faiblesses, le système démocratique de gouvernance sociale et économique soutient la protection des droits des minorités, l'inclusivité et l'adaptabilité par le biais d'un débat public, où, en même temps, il serait très vulnérable au populisme, à la manipulation des droits sociaux et à l'inefficacité lorsque des majorités en uniforme dominant le système.

Les forces de la méritocratie, en revanche, encouragent l'excellence, l'innovation et l'efficacité tout en réduisant le favoritisme et le népotisme. Ce qui, en

même temps, risque d'établir un élitisme social, en négligeant peut-être des groupes défavorisés tout en perpétuant involontairement des inégalités systémiques.

La démocratie et la méritocratie représentent deux visions distinctes de l'équité et de la structure sociale, où la démocratie valorise l'égalité de participation, tandis que la méritocratie valorise l'égalité des chances et la récompense de la capacité. Une société équilibrée cherche souvent à intégrer les deux, assurant une large participation tout en valorisant la compétence en leadership et en institutions. La tension entre ces philosophies reflète le débat persistant entre l'équité comme inclusion et l'équité et la réussite.





**Tendance mode
2026 : fusées
longues, bombes
scintillantes,
ciel gris**
Meliha Serbes > P. 9



**De l'Altay
aux drones :
la quête de
transformation
stratégique de
l'industrie de
défense turque**
Dr Hüseyin Latif
> P. 9

**La guerre
et l'Iran
cher à
İlber
Ortaylı**
> P. 7



Aujourd'hui la Turquie



253 F. 9 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX
ANNIVERSAIRE
21 ANS



**À la mémoire du
Prof. Dr İlber Ortaylı**
Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 10

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 253, Avril 2026



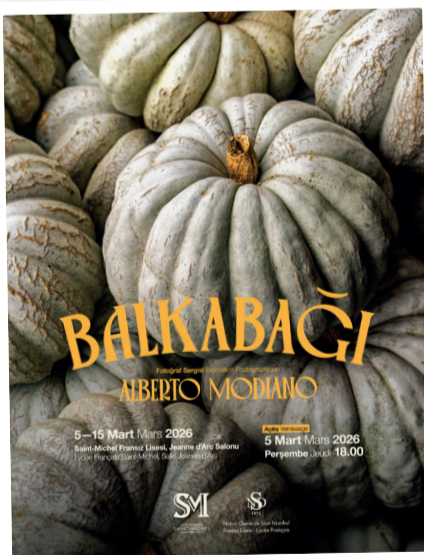
Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

La citrouille au cœur d'un projet éducatif

Dans le cadre de la 7^e édition du projet « Le Voyage des produits agricoles - La citrouille », mené conjointement par les lycées français Saint-Michel et Notre-Dame de Sion à Istanbul, une exposition photographique signée Alberto Modiano met à l'honneur un produit emblématique de l'agriculture locale tout en valorisant l'engagement des élèves.

Au lycée Saint-Michel, la citrouille devient le fil conducteur d'un projet pédagogique ambitieux et d'une exposition photographique engagée où les élèves explorent les multiples dimensions de l'agriculture.



L'exposition photographique réalisée par Alberto Modiano restitue avec sensibilité les différentes étapes de ce travail de terrain. À travers son regard, les gestes agricoles, les paysages et les visages des élèves prennent une dimension à la fois documentaire et poétique. Le vernissage s'est tenu le 5 mars dans la salle Jeanne d'Arc, transformée pour l'occasion en espace d'exposition.

> P. 11

À Kadıköy, un chef à suivre : Derin Arıbaş



Derin Arıbaş, jeune chef francophone originaire d'Istanbul, a étudié la haute gastronomie en France et travaillé dans des restaurants triplement étoilés avant de revenir en Turquie, où il a ouvert à Kadıköy deux restaurants. L'un d'eux, Basta! Néo Bistro, vient de faire une entrée remarquée dans la liste des établissements recommandés par le Guide Michelin. C'est la reconnaissance du savoir-faire du chef Derin qui nous y propose une carte raffinée. Ce chef talentueux nous a accordé une interview qui met l'eau à la bouche.

Rêviez-vous de devenir chef cuisinier quand vous étiez jeune ?

Pas vraiment. Je suis diplômé du Lycée Saint-Michel, et de l'Université de Galatasaray en relations publiques et publicité. Ces études me plaisaient, mais les débouchés, beaucoup moins. Étudiant déjà, j'étais très attiré par le « bien-manger » : je consacrais une part de mon budget à découvrir certains restaurants. Et chez moi, j'essayais de travailler sur les ingrédients, les saveurs... Mon hobby est peu à peu devenu une passion. Alors, à la stupéfaction de ma famille, j'ai décidé de changer de cap et de suivre cette voie... sans me douter des difficultés du parcours qui m'attendait !

J'ai pris une année sabbatique pour apprendre l'anglais, et je suis parti à Londres. Là, j'ai entamé des recherches sur les écoles de cuisine. En France plus précisément, car la gastronomie française est hautement renommée,

et les principes de la cuisine française (sauces, techniques...), c'est la base à l'international. Et étant francophone... Mon choix s'est porté sur le célèbre Institut Paul Bocuse à Lyon, où j'ai été admis.

Comment s'est passé votre arrivée à l'Institut Paul Bocuse ?

Ce fut assez compliqué pour moi : j'étais titulaire d'un bac +4 et surtout sans aucune expérience en cuisine, contrairement à d'autres étudiants tous plus jeunes. Pour moi, tout était à découvrir. Cette formation a duré deux ans et demi, stages inclus. Les étudiants sont répartis en deux classes qui travaillent en alternance : une semaine, cours théoriques (hygiène, comptabilité, conditions de travail...) ; l'autre semaine, cours pratiques au « labo ». L'Institut Paul Bocuse est une école prestigieuse, une école d'excellence et hautement exigeante.

> P. 4



Le présent au conditionnel passé

Ali Türek > P. 4

Retour sur...

Savoir tout, Derya Adıgüzel, p. 6

23 Avril en Turquie : une fête des enfants à haute portée symbolique, Giséle Durero-Köseoğlu, p. 11

Les animaux dans l'univers surréaliste de Salvador Dali, p. 12

La Sagrada Família : une beauté construite dans le temps



Zeynep Süde Neriman > P. 8

Sinners



Simruğ Bahadır > P. 12

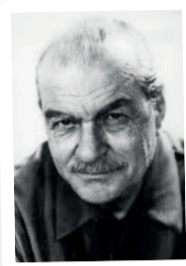


Ali Türek

Le mercredi 13 novembre 1918, l'Empire était à terre, sa capitale occupée. L'alliance qu'avait nouée le Triumvirat à la tête du pays était vaincue. Il faut relire Kemal Tahir ou Yakup Kadri pour saisir l'ambiance de ces temps troubles. Dans *Esir Şehrin İnsanları*, comme dans *Sodom ve Gomore*, tout un panorama humain de cette « ville captive » se dévoile : les uns collaboraient, les autres résistaient. Une grande partie des élites de la capitale accueillait avec enthousiasme les vainqueurs. Des pages entières débordent de ces scènes où toute une ville se perdait dans le profond abîme de la décadence. Seule une petite poignée d'idéalistes ne croyait pas à la défaite et prenait la route pour atteindre les confins du pays. Seule quelques-uns trouvaient le courage de dire non et de continuer le combat.

Le présent au conditionnel passé

Le vendredi 14 juin 1940, les chars de la Wehrmacht entraient dans la capitale. Ahurie, la population s'était déjà mise en route dans le plus grand chaos pour fuir l'ennemi. Les habitants quittaient tout derrière eux. Très vite, en l'espace de quelques semaines, on accaparait le pouvoir, on renversait le régime. Les pleins pouvoirs accordés à un vieux maréchal signaient l'acte de décès de la plus grande idée de l'histoire politique de l'humanité : la République, troisième de son nom. Là aussi, certains acceptaient la défaite, la souhaitaient même pour en profiter avidement ; ils s'alignaient du côté des vainqueurs par lâcheté ou par opportunité, jusqu'à en devenir les bras armés et les plus zé-



lés collaborateurs. D'autres, au contraire, choisissaient le camp de la Résistance, par courage et par un engagement éthique, suite à un appel venu de l'autre côté de la Manche. Les uns collaboraient, les autres résistaient. De nombreux livres fascinants en témoignent, tout comme certains films récemment sortis sur grand écran : *Les Rayons et les Ombres*.

Ces deux dates, qui ont donné naissance à de grands moments mythiques et engendré tant de légendes, font partie intégrante de l'histoire des deux villes qui me sont chères : la première où je suis né et ai grandi, et la seconde où j'ai choisi de vivre et de m'épanouir.

En revoyant ces deux moments, une question fondamentale se pose. Que ferais-je, moi ? Aurais-je le courage de dire non et d'agir, ou choisirais-je le si-

lence, me réfugiant dans les affaires de ma petite vie - voire pire, participerais-je à l'engrenage d'une entreprise nocive ? Pierre Bayard, auteur du fameux *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, a signé, aux Éditions de Minuit,



un livre sublime sur cette interrogation : *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* et nous livre une passionnante réflexion sur les profondeurs, les motivations et les détours de l'âme humaine qui résonne particulièrement fort dans ce voyage dans le temps. Un voyage qui,

après tout, a des retombées presque trop contemporaines tant l'actualité brûlante nous offre de nouveaux avatars de ces dilemmes où il faut choisir... La réponse est-elle si facile ? Rien n'est moins sûr.

À Kadıköy, un chef à suivre : Derin Arıbaş

(Suite de la page 3)

La discipline, bien sûr, je m'y attendais. Mais là, elle y est quasi-militaire : d'ailleurs, en cuisine, on appelle les équipes « brigades ». Les chefs français exigent la perfection, et la hiérarchie est extrêmement importante. Lors de mon premier stage à Lyon, j'ai mal vécu la pression et même envisagé de tout abandonner. C'est vraiment une dure école d'humilité... La grande difficulté de ce métier est en fait d'ordre psychologique. Si vous tenez bon, le reste s'apprend, et vous en sortez parfaitement drillé.

Vous avez été diplômé de l'Institut Paul Bocuse en 2010. Quel était alors votre objectif ?

J'ai voulu d'abord rester en France ou en Europe. J'ai travaillé dans des trois étoiles à Paris, puis en Flandre belge. Je suis ensuite parti à Dubaï comme *Head Chef* à l'Atelier des Chefs de l'hôtel Le Méridien. Quand vous travaillez dans divers pays à l'étranger, vous n'avez pas de vie sociale, et le stress est permanent... C'est cependant un apprentissage très enrichissant.



Mais l'Europe n'est pas vraiment accueillante envers les étrangers et sans permis de travail, en cuisine, on n'est jamais bien payé - peu important vos qualifications ou le nombre d'heures prestées. Sans oublier le problème du service militaire, la nostalgie de la famille et du pays... À Dubaï, j'étais en plein questionnement quand j'ai appris que ma mère

avait le cancer. Je suis aussitôt rentré en Turquie en 2016, et maman est décédée en 2020.



De retour en Turquie, vous avez ouvert vos deux restaurants... Pourquoi « Basta! » ?

« Basta » est une expression qu'on utilise en brigade pour signaler qu'un plat est prêt...

J'ai ouvert Basta! Street Food Bar en 2016, avec un associé lui aussi hautement diplômé et qui gérait déjà un restaurant gastronomique. Notre restaurant a d'emblée eu du succès. Mon associé avait la notoriété et moi, j'étais considéré comme « l'étoile montante ». Nous y retravaillons le dürüm traditionnel, en utilisant des viandes braisées, longuement cuites et très fondantes. Nos dürüms sont très appréciés. La carte est assez serrée : dürüm, burger, houmous, salade du jour, Paris-Brest et riz au lait. Et pas d'alcool parce que nous n'avons pas de licence.

En 2021, nous avons ouvert Basta! Neo-Bistro. Le concept est différent : beaucoup d'assiettes dressées avec sauces. Ma cuisine est un peu personnelle, j'aime beaucoup la viande, utiliser des produits locaux de

haute qualité travaillés selon diverses techniques... Je veille à créer des plats originaux et de caractère, et surtout de qualité constante. Le succès a été au rendez-vous, et cette année, nous avons la joie de voir notre savoir-faire récompensé et encouragé : Basta! Neo-Bistro est entré dans la liste des établissements recommandés par le Guide Michelin.

Où trouvez-vous vos inspirations pour préparer votre carte ?

Il y a une carte par saison, inspirée de voyages, de mes recherches de combinaisons... C'est une quête permanente. Cette année, je vais aller en Espagne, travailler sur le céleri-rave... Je n'utilise pratiquement aucun produit qui vienne de l'étranger. Pour le fromage de ma soupe à l'oignon par exemple, je tente le *tulum* de Bergama. Et bien entendu, je fais moi-même les marchés de quartier, pour choisir les meilleurs produits de saison. C'est de la cuisine de marché, fidèle en cela à Paul Bocuse.

Je ne cherche pas à revisiter la cuisine turque. Faire certains mets comme le baklava par exemple, c'est un métier en soi. Mon approche en cuisine, c'est de privilégier le goût, sans distinction de cuisine par pays. Si je fais une découverte gustative en Espagne, je peux l'associer à ma cuisine. La cuisine n'a pas de frontières, toute saveur venue d'ailleurs est bienvenue sur nos fourneaux.

Quel est votre prochain objectif ?

Une seule chose compte pour moi : persévérer, poursuivre ma quête de découverte de saveurs et d'harmonies. Travailler et retravailler ma carte, lui donner une identité unique, pour offrir à ma clientèle le plaisir



d'une véritable expérience gourmande. C'est poursuivre ma passion sans relâche. Je n'ai pas d'autre ambition, je n'envisage pas d'expansion de mon entreprise. Je donne un consulting à Urla, près d'Izmir (installation des cuisines, menus, fiches techniques...) C'est un honneur et une joie de transmettre son savoir, mais je ne projette pas de faire du consulting une activité à part entière.

Avez-vous un conseil à donner aux jeunes qui veulent suivre cette voie ?

Ils doivent avant tout savoir que c'est un parcours difficile, semé de difficultés et qui nécessite bien des sacrifices. Avec les contraintes et la charge de travail en cuisine, il est difficile d'avoir une vie de famille, une vie sociale normale. Il faut « garder la foi » pour poursuivre sa passion. Car c'est une passion. Un talent ? Je ne sais pas, c'est avant tout beaucoup de travail et de persévérance.

Un plat emblématique de votre carte ?

Je dirais notre *Sakatat Yahni*, une casserole d'abats et de jarret, longuement mijotée... J'aime tout ce qui est braisé, les cuissons longues, les sauces surtout...

Nous avons goûté la carte de Basta! Neo-Bistro. Coup de cœur sur l'entrée « Salade de légumes grillés, chou kale & épinards, vinaigrette au yaourt », fraîche et délicieuse. Les ingrédients sont originaux et de qualité, la viande et le poisson notamment. Chaque élément de la carte est délicatement travaillé et assemblé, avec un jeu sur les textures, les températures, les sauces... C'est de la haute cuisine, une véritable expérience gastronomique pour des prix qui restent accessibles. Venez savourer les propositions de ce chef talentueux, laissez-vous tenter par l'expérience !

* Propos recueillis par Annie Lahure et Elsa Malkoun



RENAULT DUSTER E-TECH FULL HYBRID 160 HP




**1.100 km'ye varan sürüş menzili⁽¹⁾
şehir içinde %80'e varan elektrikli sürüş⁽²⁾
17 adede varan gelişmiş sürüş destek sistemi
kablosuz akıllı telefon yansıtma özelliğine sahip
10,1" dokunmatik ekran**

(1) menzil verileri, güncel mevzuata göre ölçülmüş wltp (dünya çapında uyumlu hafif araçlar test prosedürü) verileridir. menzil değerleri, sürüş stili, çevre şartları, batarya durumu gibi faktörlere göre değişiklik gösterebilir.

(2) bataryanın durumu ve sürüş koşullarına bağlı olarak değişebilir. (kaynak: Renault iç çalışması, 2023)

Renault Duster E-Tech full hybrid'in ortalama CO₂ salımı 107 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,7 lt/100 km'dir.

temsilî model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir.

Renault'nun tercihi  Castrol

renault.com.tr





Eren M. Paykal

Comme vous le savez, le 14 mars 1827, date de l'ouverture des écoles de médecine et de début de l'enseignement

médical moderne en Turquie, est célébré chaque année depuis 1919 en tant que Journée de la Médecine. Pourquoi 1919 ? Car les étudiants de médecine avaient organisé une résistance et des actes de protestation contre l'occupation d'Istanbul ce jour-là.

Cette journée est ainsi célébrée en tant que commémoration professionnelle et acte de patriotisme. Mais sa célébration est aussi l'occasion d'aborder les problèmes et les nécessités du système de santé.

J'ai voulu profiter de cette Journée pour partager la thèse réalisée sur les hôpitaux stambouliotes par Özlem Paylan (Université technique de Yıldız, Institut des sciences, Département d'urbanisme et d'aménagement du territoire, Programme de transformation et d'aménagement urbains).

Il s'agit d'un mémoire de maîtrise intitulé *L'impact des politiques de santé sur l'aménagement du territoire dans la zone métropolitaine d'Istanbul / Kadıköy (1980-2022)*. Ce mémoire examine la répartition des établissements de santé, leur localisation et les zones d'infrastructures de santé au sein de la zone métropolitaine d'Istanbul (quartiers historiques et centraux de la ville, périphérie et nouveaux quartiers résidentiels en développement) dans le contexte des politiques de santé turques de 1980 à 2022. Le mémoire souligne que, des années 1980 à nos jours, les politiques de santé publique ont été complétées par des politiques de privatisation, favorisant les in-

Les services de santé à Istanbul

Quand j'ai décidé d'écrire cet article, nous étions déjà le 14 mars... J'étais en retard car je revenais d'un long voyage en Afrique. J'ai alors constaté que c'était la Journée de la Médecine...

vestissements dans les hôpitaux privés. D'autre part, l'accessibilité aux centres de santé familiale (*Aile Sağlık Merkezleri*), établissements de soins de santé primaires au niveau des quartiers, surtout depuis les années 2000, a constitué une étape importante contre la saturation des hôpitaux de niveau supérieur. Cependant, en raison de la pénurie de personnel soignant et du nombre insuffisant de lits dans les établissements de santé publics de niveau secondaire et tertiaire, il devient de plus en plus difficile d'obtenir un rendez-vous chez le médecin, et les patients sont incités à se tourner vers les cliniques privées, plus nombreuses. Ce phénomène s'est encore accéléré pendant la pandémie.

Selon la thèse, la répartition des établissements de santé publics et privés dans la zone métropolitaine d'Istanbul est la suivante :

Nombre total d'hôpitaux publics et privés : 158 hôpitaux publics (62,69 %) sont situés à l'ouest et 94 (37,3 %) à l'est.

On dénombre 64 hôpitaux publics (59,81 %) à l'ouest et 43 (40,18 %) à l'est. Le nombre d'hôpitaux privés s'élève à 94 (64,82 %) à l'ouest et à 51 (35,17 %) à l'est. Au total, 107 hôpitaux publics (42,46 %) et 145 hôpitaux privés (57,54 %) sont recensés à l'est comme à l'ouest de la ville. Selon cette étude, le nombre d'hôpitaux publics et privés dans la zone métropolitaine d'Istanbul varie selon les districts ; certains districts présentent une forte concentration d'hôpitaux, tandis que

d'autres en comptent peu. Les hôpitaux de deuxième et troisième niveau sont principalement concentrés dans les districts de Kadıköy et d'Üsküdar à l'est, et dans le district de Şişli à l'ouest.



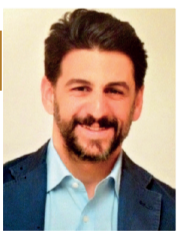
Selon le rapport de planification environnementale d'Istanbul à l'échelle 1/100 000 (TT 2009), la zone métropolitaine d'Istanbul comptait 190 hôpitaux. En 2022, ce nombre est passé à 252, soit une augmentation de 62 hôpitaux en 13 ans, ou 5 hôpitaux par an. Il convient d'examiner si cette augmentation est réellement nécessaire et dans quels quartiers le nombre et/ou les types d'hôpitaux devraient être renforcés. Les hôpitaux devraient être ouverts en fonction des besoins. Toute institution ouverte sans nécessité engendre de nombreux problèmes tels que la surpopulation, les embouteillages, le chaos, les difficultés de stationnement et les problèmes de transport en ville.

En se penchant plus particulièrement sur le quartier de Kadıköy, la thèse ana-

lyse les 7 hôpitaux publics et les 8 hôpitaux privés qui le composent. D'après ces données, 9 des 21 quartiers de Kadıköy disposent d'hôpitaux publics et/ou privés. Les hôpitaux privés sont situés le long de l'autoroute D-100 (E5), du métro, du Metrobüs, du Marmaray, des bus IETT, etc., et à leurs intersections ; tandis que les hôpitaux publics sont situés dans des zones plus reculées. La thèse commente cette situation en affirmant que les hôpitaux privés, situés à proximité des principaux axes de transport, sont plus facilement accessibles. Les personnes ayant un certain niveau de vie fréquentent les hôpitaux privés, et l'accès aux services de ces établissements n'est pas garanti à tous.

D'après les données de la thèse, seuls des hôpitaux privés sont présents dans les quartiers d'Acıbadem, Feneryolu, Kozyatağı et Zühtüpaşa, tandis qu'aucun hôpital, public ou privé, n'est présent dans les quartiers de Bostancı, Caddebostan, Caferağa, Dumlupınar, Fenerbahçe, Fikirtepe, Göztepe, Hasanpaşa, Osmanağa, Rasimpaşa, Sahrayıcedit et Suadiye.

L'idéal serait que l'ensemble des patients bénéficie des services de santé adéquats. Mais c'est malheureusement loin d'être le cas. Ajoutons cependant que le service de santé turc est largement supérieur à celui de plusieurs pays européens, poussant les citoyens de ces pays à venir régulièrement en Turquie pour leurs soins. Je saisis cette occasion pour saluer tous nos lecteurs du secteur de la santé.



Derya Adıgüzel

Il ne parlait jamais du fonctionnement des grandes entreprises, des traditions qui s'y sont développées au fil des ans, ni de l'affection et du respect que les employés portent à leurs supérieurs ; il présentait plutôt ses propres méthodes, règles et principes comme une réussite.

Il a récemment pris sa retraite. Nous nous croisons parfois lors de réunions ou d'événements mondains. Son visage est tendu, irritable, et il semble malheureux. À chaque fois, il lance : « Tu connais la vie sociale », et sans que je ne lui demande quoi que ce soit, il entame une critique acerbe de cette fameuse vie sociale. Il se plaint que ses suggestions n'aient pas été prises en compte ni valorisées dans les associations qu'il a fréquentées. Il s'étend ensuite sur ses talents de manager et explique à quel point les groupes sociaux auxquels il a tenté de s'intégrer seraient prospères s'ils l'écoutaient, en formulant de longues critiques. Il cherche à influencer chaque groupe qu'il rejoint. Puis, il s'en va, amer que ses suggestions n'aient pas été entendues. « Ils étaient contre moi, ils ne m'appréciaient pas », dit-il.

Savoir tout

Un ami à moi a été manager pendant de nombreuses années. Il était persuadé de révolutionner le monde des affaires en appliquant quelques principes de management simplistes à toutes les entreprises qu'il dirigeait...

Si vous essayez de façonner les événements, les objets et les personnes selon votre propre compréhension, en disant « Je sais mieux que quiconque », vous penserez que tout le monde est contre vous. Chaque personne, chaque institution, chaque communauté a une identité et une personnalité. Il faut d'abord les écouter, les comprendre et les observer. Vous ne pouvez pas les forcer à se conformer à vos propres croyances par la lutte et l'opposition. Vous ne pouvez pas contrôler des communautés dont vous ne comprenez pas pleinement tous les aspects. Ce type de lutte engendre de sérieux problèmes. Elle fait de vous une personne querelleuse, agressive et difficile, mais surtout, une personne qui échoue. Si vous essayez constamment d'imposer vos opinions et suggestions, vous aurez toujours l'impression que les autres sont contre vous. Votre vie sera semée d'embûches et vos relations avec autrui se détérioreront. Sachez que vous ne pouvez pas tout diriger, vous ne pou-

vez pas tout dominer. Plus vous entreprenez des tâches que vous ne pouvez ni réussir ni maîtriser, plus vous risquez d'échouer. Si vous vous laissez prendre à l'illusion que vous penserez et ferez toujours ce qu'il y a de mieux, vous passerez votre vie à essayer de déterminer comment les choses devraient être.

Naturellement, puisque tout ne se déroulera pas comme prévu, vous devez aussi prévoir comment réagir lorsque les événements ne se dérouleront pas comme vous le souhaitez. Si vous décidez de suivre le courant, le besoin de lutter et de planifier pour y parvenir disparaît. La paix, l'amitié et la compréhension s'installent, vous permettant de formuler des suggestions et d'élaborer des plans pour progresser. Si vous essayez constamment de contrôler la vie et de la modeler à votre guise, vous ne pourrez pas la vivre pleinement. Car la vie est en perpétuel mouvement. La Terre tourne depuis des milliards d'années. Le soleil se lève et se couche, il pleut et il neige,



les récoltes poussent, les gens naissent et meurent... Que pouvez-vous maîtriser, que pouvez-vous contrôler ? Laissez le monde tourner, laissez le soleil se lever et se coucher ; n'essayez pas de le contrôler, mais appréciez-les, vivez pleinement.

Ne vous surchargez pas de responsabilités que vous ne pouvez pas assumer. En luttant, vous commencerez à ressentir la compétition, la jalousie et la peur. Je connais des gens qui tentent de gérer seuls leur foyer, leurs enfants et leurs relations. Ils embauchent des managers et, sans tenir compte de leurs connaissances, de leur expérience ou de leur expertise, exigent qu'ils obéissent à leurs ordres. Ils interprètent les suggestions comme des objections et se mettent immédiatement à polémiquer. Convaincus de leurs propres vérités, ils transforment la moindre objection en question d'honneur. Savoir est une qualité.



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Avant tout, la guerre a ses règles et ses usages. Elle ne repose en aucun cas sur une philosophie qui légitime le fait de viser et de tuer des individus de manière ciblée. Quels que soient les moyens technologiques utilisés, les assassinats ciblés d'individus ne sont, en fin de compte, rien d'autre que du terrorisme.

Le Premier ministre espagnol, Pedro Sánchez, a qualifié la guerre contre l'Iran de « très grande erreur et totalement illégale ». Il a insisté sur le fait qu'une intervention militaire contre l'Iran sera contraire au droit international et qu'un tel conflit risquera d'aggraver encore davantage l'instabilité au Moyen-Orient. Selon lui, la solution ne réside pas dans l'action militaire, mais dans la diplomatie et le dialogue. Il a également appelé les pays européens à faire preuve de retenue et à éviter toute escalade des tensions.

En résumé, Sánchez estime qu'une telle guerre sera à la fois illégale et dangereuse, susceptible de rendre la région encore plus instable.

La Première ministre italienne Giorgia Meloni critique également la guerre ; sans s'y opposer aussi fermement que l'Espagne, elle souligne à la fois son caractère illégal et les préoccupations sécuritaires vis-à-vis de l'Iran. Elle a clairement déclaré que l'Italie ne participerait pas à la guerre et ne souhaitait pas s'y engager.

La France, quant à elle, a indiqué qu'elle pourrait, si nécessaire, apporter un soutien - notamment aérien - aux États-Unis et à Israël. Nous pourrions ensuite d'observer la situation au Liban.

Le chancelier allemand Merz semble adopter une position qui met davantage en cause l'Iran, appelle à l'arrêt des attaques, sans pour autant donner de signal d'une participation directe à la guerre.

Les pays européens apparaissent réticents à envoyer des troupes ; la position générale de l'Union européenne est donc d'appeler à la fin du conflit et de privilégier la diplomatie. Ce qu'ils redoutent, c'est que la guerre ne dégénère en conflit mondial ou, à défaut, en une guerre économique globale. Ils craignent également une dépendance accrue vis-à-vis des puissances d'outre-Atlantique, ou, dans le meilleur des cas, une hausse des pressions inflationnistes à deux chiffres accompagnée de difficultés de gouvernance. Entre le pétrole, le gaz, voire l'alimentation d'un côté, et la défense - autrement dit l'armement - de

La guerre et l'Iran cher à İlber Ortaylı

Dans ma chronique de ce mois-ci, je souhaiterais aborder les dimensions humaines, historiques et culturelles de l'attaque contre l'Iran, qualifiée de « guerre » mais contraire au droit international. Je vous laisse le soin d'interpréter les sens lexicaux des termes « guerre », « attaque » et « intervention ».

l'autre, être contraint à un choix unique pourrait entraîner la chute des gouvernements lors des prochaines élections. Aujourd'hui, les conséquences barbares de la guerre sont clairement comprises par toutes les couches de la société. Les conversations entendues dans les transports en commun m'ont profondément surpris. Les citoyens ordinaires développent des arguments contre la guerre à la fois pertinents et frappants. Tout le monde semble savoir qui attaque, et pourquoi.

Ils évoquent aussi la destruction de monuments historiques portant l'empreinte de cinq à six siècles d'histoire. En 2025, l'Iran comptait 29 sites inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO, dont la grande majorité relève du patrimoine culturel. Déjà, des sources internationales confirment que plusieurs sites historiques importants ont été endommagés lors des affrontements entre Israël et l'Iran.

Le palais du Golestan, résidence principale de la dynastie qadjare (XVI^e-XIX^e siècles), célèbre pour ses salles de miroirs et ses décorations raffinées, a subi des dégâts : vitres brisées, ornements de plafond endommagés, intérieurs fragilisés par les ondes de choc.

Le palais de Tchehel Sotoun (« palais aux quarante colonnes »), datant de l'époque safavide au XVII^e siècle et exemple majeur de l'architecture des jardins persans, a également été endommagé ; certaines parties et décorations ont été touchées, y compris des fresques représentant des scènes historiques.



Les revêtements de faïence et certaines parties structurelles de la Grande Mosquée d'Ispahan (Masjed-e Jame), œuvre majeure illustrant l'évolution de l'architecture islamique il y a plus de mille ans, ont été endommagés.

La place Naghch-e Jahan, l'une des plus grandes places historiques du monde, ainsi que des édifices comme le palais Ali Qapu, ont également subi des dégâts.

Le palais Rashk-e Jenan, structure administrative de l'époque safavide, aurait été entièrement détruit.

Les dégâts subis par la forteresse de Falak-ol-Aflak, vieille de plus de 1700 ans et remontant à l'époque sassanide, ainsi que les structures et musées environnants, sont particulièrement douloureux. Ces destructions doivent être considérées non seulement comme des pertes architecturales, mais aussi comme une atteinte à l'identité culturelle et à la mémoire historique.

La plupart de ces monuments appartiennent aux périodes safavide, qadjare et sassanide, représentant à la fois l'héritage islamique et les couches plus anciennes de la civilisation iranienne. Il ne s'agit donc pas seulement de dégâts matériels, mais d'une perte pour le patrimoine de l'humanité.

* * *

L'un des historiens les plus importants et les plus populaires que la Turquie ait formés ces dernières années, İlber Ortaylı, est décédé le 13 mars à l'âge de 78 ans, au sommet de sa notoriété. Par son style unique, chacune de ses paroles était suivie par des millions de personnes, et ses livres se vendaient à des centaines de milliers d'exemplaires.

J'ai eu l'occasion de le connaître durant mes années d'enseignement à l'Université Galatasaray. Ayant fondé la même année le journal *Aujourd'hui la Turquie*, j'ai eu la chance de m'entretenir à plusieurs reprises avec lui. Il considérait notre journal comme un outil important pour la Turquie et le soutenait. La disparition de ce grand érudit est une perte immense non seulement pour la Turquie, mais aussi pour les scientifiques et les intellectuels iraniens, pays qu'il visitait fréquemment.

Pour comprendre les relations turco-iraniennes dans une perspective plus large, il convient de lire *İlber Ortaylı'nın Gözüyle İran*, un ouvrage réunissant ses observations, conférences et écrits sur l'Iran. Il y présente l'Iran non pas comme un simple pays, mais comme une civilisation profonde, marquée par une continuité culturelle exceptionnelle.

L'ouvrage met en lumière la solidité des traditions étatiques et culturelles de l'Empire perse à nos jours. Il insiste également sur le fait que l'Iran possède une conscience historique plus profondément ancrée que de nombreux pays du Moyen-Orient.



La langue persane et la littérature iranienne, notamment la poésie classique, ont influencé de nombreuses sociétés, y compris les Turcs. Ortaylı souligne l'écart entre l'image extérieure de l'Iran et sa réalité intérieure.

Selon lui, pour comprendre l'Iran d'aujourd'hui - notamment face aux attaques qu'il subit - il faut dépasser les frontières politiques actuelles : l'Iran est avant tout un espace civilisationnel plurimillénaire.

Car l'Iran est plus une civilisation qu'une simple nation : les États peuvent disparaître, mais la culture demeure. Il le compare en cela à la Chine. Ortaylı met en avant l'attachement profond de la société iranienne à son passé, la vitalité de ses milieux intellectuels et la richesse de ses traditions éducatives et culturelles. L'Iran, selon lui, est un pays qu'on ne peut sous-estimer.

* * *



En cette période où la brutalité de la guerre se fait sentir, un autre ouvrage incontournable est *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï, écrit entre 1865 et 1869, qui explore la vie, l'amour et le destin humain dans la Russie des guerres napoléoniennes.

Mikhaïl Cholokhov, prix Nobel de littérature en 1958, est également célèbre pour ses œuvres sur la guerre, notamment *Le Don paisible*, qui décrit les effets du conflit sur la société et les individus.

Nombreux sont les écrivains importants qui ont écrit sur la guerre. Parmi les plus marquants, je souhaite également citer ici quelques auteurs que j'ai lus durant mes années universitaires : Erich Maria Remarque, *À l'Ouest, rien de nouveau* ; Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas* ; George Orwell, *Homage to Catalonia*.

Pour conclure ce long texte, je souhaite redire « Non à la guerre », en rappelant les mots intemporels de Mustafa Kemal Atatürk : « Paix dans la patrie, paix dans le monde. »

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Édition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türekan, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE) : Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

La Sagrada Família : une beauté construite dans le temps

Lors de mon voyage en Espagne, l'une des étapes qui m'a le plus profondément marquée sur le plan architectural fut Barcelone, et plus particulièrement la basilique de la Sagrada Família. Près d'un siècle et demi après la pose de sa première pierre, cet édifice, dont la construction se poursuit encore, demeure l'un des chantiers les plus longs et les plus fascinants de l'histoire de l'architecture mondiale.



Après 144 ans de travaux, la Sagrada Família a atteint sa hauteur définitive de 172,5 mètres, couronnée par la dernière pièce posée au sommet de sa tour centrale. Devenue l'emblème incontournable de Barcelone, la basilique a franchi un seuil décisif dans son édification le vendredi 20 février à 11 heures, lorsque la croix a été hissée et posée à l'aide d'une grue. Le projet entre désormais dans sa phase de construction finale. C'est d'ailleurs ce moment qui me donne l'occasion et l'envie de vous parler de ma visite en décembre, afin de partager ce que j'y ai vécu.

Conçu à l'origine en 1882 par Francisco de Paula del Villar, le projet connaît un tournant décisif lorsqu'Antoni Gaudí est chargé d'en reprendre la direction, conférant à la basilique une dimension architecturale inédite. Figure de proue du modernisme catalan et précurseur de l'Art nouveau en Espagne, Gaudí consacra quarante années de sa vie à la construction de cet édifice, dont les douze dernières exclusivement à ce projet. Animé par la volonté de servir Dieu à travers

l'architecture, il a également signé de nombreuses œuvres architecturales majeures telles que le parc Güell, la Casa Milà, la Casa Vicens, la Casa Batlló, ou encore la Crypte de la Colonie Güell.

Ma visite de la Sagrada Família, à neuf heures du matin un jour nuageux de décembre, a largement dépassé toutes mes attentes : ce fut un profond émerveillement. En sortant, j'ai réalisé avec surprise que j'y avais passé près de deux heures sans m'en rendre compte. Munie de l'audioguide, de mes écouteurs, le regard attentif, j'y ai expérimenté cette rare alchimie entre fascination architecturale et plénitude artistique. Prendre le temps d'observer les couleurs, les détails et de comprendre les subtilités de cette œuvre de génie procure une expérience à la fois apaisante et profondément enrichissante. N'ayant aucune contrainte de temps et souhaitant m'accorder un moment de qualité avec moi-même, je me suis laissée porter par la voix de l'audioguide, évoluant au cœur de la foule animée dans une sorte de bulle silencieuse et protectrice.

Ayant vu cet édifice en pleins travaux lors d'un précédent séjour à Barcelone, j'attendais cette fois avec impatience le moment de franchir les portes de la basilique. Les billets étaient épuisés depuis plusieurs semaines, mais par un heureux hasard, j'ai réussi à en obtenir un la veille de ma visite. Je ne puis toutefois que recommander de ne pas attendre la dernière minute et de réserver les billets bien à l'avance...

En entrant dans la basilique, je m'attendais à une architecture en rapport avec d'autres édifices de villes européennes. Je fus pourtant saisie par un spectacle tout autre : d'immenses colonnes, une hauteur vertigineuse et la danse harmonieuse des faisceaux lumineux filtrant à travers les vitraux colorés. Cette vision m'a immédiatement permis de comprendre pourquoi la Sagrada Família figure sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. L'intérieur évoque une véritable forêt : des colonnes de tailles et d'épaisseurs variées s'élèvent comme des troncs d'arbres, se ramifiant à mesure qu'elles s'approchent du plafond. Rien de solennel ni d'austère : le lieu dégage une sérénité lumineuse et pleine d'espoir.

Les différentes façades de la basilique symbolisent les grandes étapes de la vie du Christ. Les trois portails principaux incarnent les vertus de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, tandis que la façade de la Nativité représente sa naissance et celle de la Passion ses souffrances. Les sculptures de la façade de la Passion sont d'une expressivité saisissante, au point de remettre en question les limites mêmes du talent artistique humain.

La méthode de travail de Gaudí reposait en grande partie sur l'utilisation de maquettes à échelle réduite, sur lesquelles il testait les formes et les systèmes porteurs de ses constructions. Aujourd'hui, cette approche se poursuit sous une forme plus avancée, enrichie par les progrès technologiques et les méthodes contemporaines de recherche et de modélisation.



Le clocher dédié à l'apôtre Barnabé est le seul que Gaudí a eu la chance de voir achevé de son vivant. À la mort de Gaudí en 1926, le projet fut repris par Domènec Sugranyes. Ce qui m'a également profondément marquée chez ce génial architecte, au-delà de sa vision, de son art et de sa technique, c'est sa lucidité : Gaudí savait que cette basilique ne refléterait pas uniquement son propre goût architectural et il l'acceptait pleinement. Il croyait fermement que l'édifice gagnerait encore en valeur à travers les contributions des architectes qui lui succéderaient, comme en témoignent certains de ses écrits.

Une fois achevée, la Sagrada Família atteindra 172,5 mètres et dépassera l'église d'Ulm, en Allemagne, pour devenir la plus haute église du monde. Avec ses dix-huit tours représentant les Apôtres, les Évangélistes, la Vierge Marie et le Christ, l'édifice s'élance vers le ciel et rappelle, par sa construction étalée sur plus d'un siècle, que la patience est, elle aussi, un langage architectural à part entière. Chaque pierre, lentement élevée au fil des années, murmure une valeur souvent oubliée à l'ère de la vitesse : la durabilité ne se construit pas contre le temps, mais avec lui.

Après la visite de la basilique, je me suis arrêtée au charmant café « Le Petit Prince » pour prendre le petit-déjeuner. J'ai ensuite poursuivi ma promenade vers la Casa Batlló, une œuvre qui, à elle seule, raconte une autre histoire. En marchant dans une ville imprégnée des œuvres de Gaudí, j'ai une nouvelle

fois pris conscience que l'architecture n'est pas seulement quelque chose que l'on contemple, mais une expérience que l'on vit. Pour ceux qui souhaitent découvrir Barcelone loin de l'affluence estivale et des foules touristiques, l'hiver s'impose comme une saison particulièrement agréable pour explorer la ville. La Sagrada Família, toujours inachevée, semble ainsi murmurer à ses visiteurs que certaines œuvres ne sont pas faites pour être terminées, mais pour être continuellement vécues.

* Zeynep Sude Neriman



YERİNDE DURMA

1L
500ML
250ML

Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.



La saga d'Arthur et de Merlin
Désolation

ikid.com



Meliha Serbes

MODE

Tendance mode 2026 : fusées longues, bombes scintillantes, ciel gris

2026 a commencé un peu vite. La fast fashion continue à toute vitesse. La frénésie de consommation, l'envie de faire du shopping... nous n'arrivons pas à suivre les articles de mode qui changent chaque jour.

Tellement que même les célèbres couturiers, designers et acteurs, déclinent ou disparaissent. À la fin de 2025 et au cours des trois premiers mois de 2026, j'ai commencé à lister les noms des personnes disparues. En lisant cela, à qui pensez-vous ? Je n'ai pas demandé à ChatGPT de me créer une liste de 15-20 personnes, je veux juste parler des phénomènes auxquels je songe.

Brigitte Bardot, Giorgio Armani, Valentino Garavani, et pour des noms turcs, İlber Ortaylı bien sûr, ainsi que Ferdi Tayfur, Volkan Konak et Edip Akbayram me viennent à l'esprit en premier. Ce sont des noms qui ont marqué le monde, qui s'inscrivent incontestablement dans la permanence. Dans la frénésie de consommation, est-ce que nous consommons aussi les êtres humains ? Quel est notre niveau de conscience à ce sujet ? Il n'est pas nécessaire de discuter de la vision des générations X, Y et Z sur l'humain. Dans cette course, ne pas attraper quelque chose, puis se mettre en route pour attraper autre chose dès qu'on a saisi quelque chose, est devenu une exigence de l'époque.



Je suppose que c'est un peu comme ça dans notre société. Au milieu des guerres, l'actualité change si rapidement que je n'ai plus envie d'écrire « telle mode, telle couleur, telle marque ». La technologie, les possibilités sociales/économiques, le niveau d'éducation - alors que le bien-être devrait augmenter - ont en fait cédé la place au chaos. L'inflation élevée pousse les gens à vivre l'instant et à ne pas penser à l'avenir. Selon mes observations, l'incertitude et le coût de la vie futurs poussent les gens à se concentrer sur le présent. Cela change toute la philosophie de vie. La génération née entre 1930 et 1950 valorise l'épargne, s'inquiète pour l'avenir et ne se concentre pas sur le présent, car elle l'a appris de ses parents et le transmet à ses enfants. Mais chez la génération Z, cette transmission diminue. Les incertitudes futures concentrent sur l'instant. Plutôt que d'acheter un sac ou

des chaussures de qualité qu'ils utiliseront pendant dix ans, les gens préfèrent des chaussures ou sacs bon marché dont la mode passera rapidement et qu'ils utiliseront quelques années seulement.

Mais ici, le mot « bon marché » est relatif. Il n'y a pas de limite réelle entre cher et bon marché. Aujourd'hui, cela s'appelle la fast fashion, mais ce n'est pas limité à la mode. Cette philosophie s'infiltré dans tous les aspects de la vie. Même la chaussure ou le sac bon marché acheté pour être utilisé quelques saisons devient dévalorisé. Car il est prévu pour un usage limité, le garder n'a pas de sens ; s'il s'abîme, il part à la poubelle, un nouveau arrive. Cette logique forme une chaîne de causes et effets qui continue. Mais si cet objet devient une personne ? Si les gens considèrent les autres comme remplaçables et sans valeur ? Cette façon de penser atteint un autre niveau éthique. On pourrait parler de corruption

sociale. Je dirais même que l'objet est devenu animal. Des influenceurs quittant Dubaï ont abandonné leurs animaux de compagnie dans la rue sans se retourner. Ils avaient probablement acheté ces animaux dans des animaleries et pouvaient en acheter d'autres.

Cette baisse de l'intelligence émotionnelle m'inquiète. Les bébés et enfants qui perdent la vie dans les guerres se réveillent chaque jour en espérant le printemps. J'espère que le printemps viendra aussi au Moyen-Orient. Car cette culture et cette histoire ne se périmeront pas rapidement, et ne doivent pas être dévalorisées. Il faut les préserver fermement. Les écologistes qui nous disent depuis des années de réduire le plastique et d'utiliser du bambou ou du papier, où sont-ils ? Pourquoi le pétrole qui brûle pendant des jours et pollue l'air et la nature ne fait-il pas l'actualité ? Il est clair que nous paierons ensemble le prix des déchets de guerre qui pollueront l'air et l'eau.



De l'Altay aux drones : la quête de transformation stratégique de l'industrie de défense turque

L'ouvrage intitulé Yeni Altay'ın Bilinmeyen Hikâyesi [L'histoire méconnue du Nouvel Altay], publié en mars par le Prof. Dr Murat Yalçıntaş, directeur général d'OYAK, ne se contente pas de relater l'histoire technique ou institutionnelle d'un projet de défense : il propose également un récit saisissant de la vision d'indépendance que la Turquie s'efforce de construire ces dernières années. Publié par Turkuvaz Yayınları, le livre prend pour point de départ le processus de développement du char Altay, tout en rendant visibles les histoires humaines, les mécanismes de prise de décision et la réflexion stratégique qui en constituent l'arrière-plan.

Lorsque j'ai pris le livre en main, je me suis demandé combien de temps il me faudrait pour lire un volume aussi conséquent ; pourtant, j'avais déjà terminé les cinquante premières pages en un rien de temps. L'expérience du Prof. Yalçıntaş, à la fois dans le monde académique et dans celui des affaires, imprègne pleinement chacune des 487 pages de l'ouvrage. Le fait d'avoir occupé les plus hautes fonctions dirigeantes au sein de grandes institutions telles que İTTO et BMC confère au récit une dimension d'expérience directe, tandis que ses activités académiques à l'Université de Commerce nourrissent la profondeur conceptuelle du texte. Grâce à cette double compétence, le livre n'est ni un simple rapport technique ni un pur récit autobiographique. Il établit au contraire un équilibre entre ces deux dimensions, offrant au lecteur à la fois des connaissances et une véritable perspective.

Un autre aspect remarquable de l'ouvrage réside dans sa technique narrative. Yalçıntaş retrace le développement du char Altay selon une progression chronologique, tout en intégrant, par moments, des retours en arrière - que l'on pourrait

qualifier de flashbacks - pour y insérer des éléments de sa propre histoire de vie. Cette approche transforme le livre en un texte vivant et multidimensionnel, loin d'un simple compte rendu de projet. Le lecteur découvre ainsi, d'une part, les coulisses de l'un des projets de défense les plus importants de la Turquie et, d'autre part, le parcours intellectuel et professionnel d'un acteur impliqué dans ce processus.

L'un des thèmes centraux du livre est la volonté de la Turquie de se libérer de sa dépendance extérieure dans le domaine de l'industrie de défense. Le projet du char Altay est présenté comme une illustration concrète de cet effort, mettant en lumière non seulement les réussites techniques, mais aussi les difficultés rencontrées, les obstacles bureaucratiques et les équilibres internationaux. À cet égard, l'ouvrage dépasse le simple récit de réussite pour révéler la nature multidimensionnelle de la lutte pour le développement et l'indépendance.



Le style de Murat Yalçıntaş se distingue par sa fluidité et, par moments, par une tonalité dynamique qui rend le récit particulièrement captivant. Même dans les passages riches en détails techniques, un équilibre est maintenu, permettant au lecteur de rester engagé. Cependant, la véritable force de l'ouvrage réside dans la manière sincère dont l'auteur partage ses expériences et ses observations. Cette

sincérité renforce la crédibilité du livre tout en établissant un lien solide avec le lecteur.

L'ouvrage laisse également entrevoir des traces de l'univers intellectuel de son auteur. Son intérêt pour la littérature et l'histoire transparaît à travers diverses références. Son admiration pour Gabriel García Márquez ou encore son amitié avec le célèbre historien

İlber Ortaylı montrent que Yalçıntaş n'est pas seulement un dirigeant ou un universitaire, mais aussi une personnalité qui nourrit sa pensée à travers différentes disciplines. Cela confère au texte une

profondeur culturelle qui dépasse son contenu technique.

L'histoire méconnue du Nouvel Altay constitue une lecture importante pour ceux qui souhaitent comprendre la place de la Turquie dans le système mondial. À travers un projet de défense, le livre esquisse un cadre plus large et interroge le sens de l'indépendance économique, politique et stratégique. À ce titre, il ne s'adresse pas uniquement aux spécialistes de l'ingénierie ou de l'industrie de défense, mais à toute personne désireuse de mieux appréhender le passé récent et l'avenir de la Turquie.

En conclusion, l'ouvrage du Professeur Yalçıntaş peut être considéré comme une étude réussie, mêlant récit personnel et mémoire institutionnelle, à la fois instructive et inspirante. En dévoilant les aspects méconnus du projet du char Altay, il offre également un regard intérieur sur la quête d'un pays pour se tenir debout par ses propres moyens. En ce sens, le livre mérite d'être lu non seulement comme l'histoire d'un projet, mais aussi comme un véritable texte de vision.

* Dr Hüseyin Latif



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Leur voix se fait entendre dans les amphithéâtres universitaires, mais aussi sur

les écrans de télévision, dans les salles de conférence, dans les pages des journaux et dans les conversations quotidiennes. Ainsi, en Turquie, lorsqu'il est question d'Histoire, l'un des noms les plus visibles à avoir assumé ce rôle fut sans nul doute le professeur İlber Ortaylı.

Écrire après la disparition d'Ortaylı n'est pas chose aisée. Car il est difficile de circonscrire en un seul texte l'héritage qu'il nous a laissé. Il restera dans les mémoires à la fois comme un représentant respecté de l'historiographie académique et comme l'un des acteurs les plus influents de la vulgarisation du savoir historique en Turquie.

Ces deux rôles étaient la plupart du temps complémentaires, mais ils ont parfois aussi engendré des tensions. Pour ses admirateurs, Ortaylı était l'un de ces rares intellectuels capables de sortir le savoir historique des frontières étroites du monde universitaire pour le porter vers un public beaucoup plus large. Pour ses détracteurs, en revanche, il n'était

Dans un contexte où les universitaires turcs sont souvent invisibles aux yeux du public, Ortaylı s'est forgé une véritable image intellectuelle.

À la mémoire du Prof. Dr İlber Ortaylı

Dans la vie intellectuelle d'une société, certaines figures ne peuvent être évoquées qu'en mentionnant simplement leurs titres académiques ou le nombre de leurs publications. Car au fil du temps, ces personnalités sont devenues bien plus que les représentants d'une discipline : elles en sont la figure emblématique.

pas un intellectuel organique au sens où l'entendait Antonio Gramsci, mais plutôt un intellectuel traditionnel. De ce fait, chaque texte écrit après la mort d'Ortaylı ouvre en réalité une discussion plus large sur la nature de la relation entre le monde académique et la sphère

publique en Turquie. Au-delà de son identité d'historien, Ortaylı a façonné la diffusion publique de la pensée historique dans le pays. Dès lors, il était à mon sens un intellectuel aux multiples dimensions, dépassant la simple typologie proposée par Gramsci.

İlber Ortaylı est né en 1947 dans la ville de Bregenz, en Autriche.

Né dans une famille de migrants, il a été, dès son plus jeune âge, en contact avec différentes cultures. Cette expérience multiculturelle semble avoir laissé une empreinte profonde sur sa conception de l'Histoire.

La formation qu'il reçut en Turquie s'est particulièrement façonnée à la Faculté des sciences politiques de l'Université

d'Ankara. Cette université constitue l'un des centres majeurs de la réflexion sur l'État, la politique et l'histoire en Turquie. L'accent marqué que l'on observe dans l'œuvre d'Ortaylı sur l'histoire administrative porte clairement l'empreinte de cette tradition institutionnelle.

L'une des figures les plus déterminantes dans son orientation académique fut le professeur Halil İnalcık, considéré comme l'un des plus grands historiens de l'Empire ottoman au monde. Être l'élève d'İnalcık ne signifiait pas seulement acquérir une méthode académique spécifique ; c'était aussi comprendre l'importance d'un travail d'archives rigoureux et de recherches de longue haleine dans l'écriture de l'Histoire. Les premiers travaux académiques d'Ortaylı portent d'ailleurs clairement l'empreinte de cette tradition. Ses recherches sur l'histoire administrative ottomane, l'histoire diplomatique et les sys-

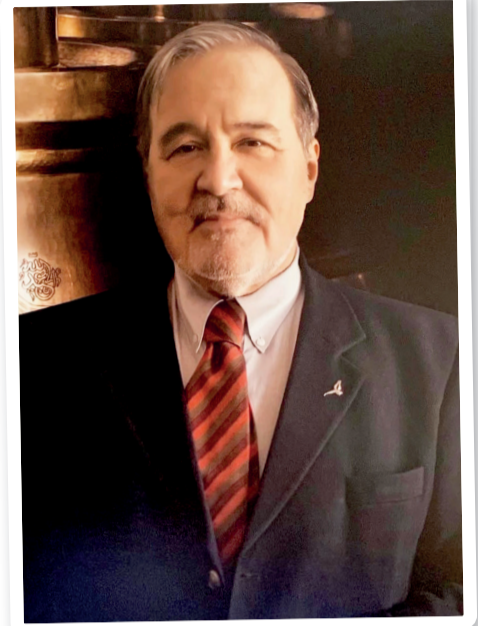
tèmes impériaux firent rapidement de lui l'un des historiens les plus éminents de Turquie.

Cependant, la carrière d'Ortaylı ne s'est pas limitée à la production académique. Son parcours est aussi celui d'un historien devenu intellectuel public. Les années 2000 furent en Turquie une période d'expansion rapide de la télévision. Dans ce contexte, certains universitaires commencèrent à se faire connaître du grand public. Dans le domaine de l'Histoire, Ortaylı devint l'un des représentants les plus marquants de cette visibilité. Grâce à ses conférences, ses émissions à la télévision et sur YouTube, ses articles dans les journaux et ses ouvrages de vulgarisation historique, il parvint à atteindre un vaste auditoire.

Ceux qui l'écoutaient ne recevaient pas seulement un savoir historique, mais assistaient également à une véritable performance narrative. Dans les récits d'Ortaylı, l'Histoire ne se réduisait pas à une simple chronologie d'événements. Elle devenait une scène grandiose où se jouaient les décisions des hommes d'État, les relations diplomatiques, les guerres, les réformes et les transformations culturelles. Sur cette scène, sultans, bureaucrates, généraux et diplomates devenaient les personnages d'un grand récit historique. Cette manière de raconter contribua largement à l'intérêt que lui portaient de larges publics. En ce sens, Ortaylı était aussi un narrateur public.

L'une des raisons de la notoriété d'Ortaylı en Turquie réside dans sa forte personnalité. Au-delà de l'universitaire, son langage incisif, son style ironique et ses accès de colère occasionnels ont fait de lui une figure publique influente. Dans un contexte où les universitaires turcs sont souvent invisibles aux yeux du public, Ortaylı s'est forgé une véritable image intellectuelle.

Un autre aspect important de sa personnalité intellectuelle était l'importance qu'il accordait au voyage. Ceux qui ont écouté ses conférences se sou-



viennent sans doute de l'un de ses conseils récurrents adressé aux jeunes : voyager autant que possible. Selon Ortaylı, l'Histoire ne s'apprend pas uniquement dans les livres. L'architecture des villes, leurs musées, leurs rues et leurs strates culturelles constituent des éléments vivants du savoir historique.

C'est pourquoi il évoquait souvent l'importance de visiter les villes européennes, la Russie, le Moyen-Orient et les anciennes régions de l'espace impérial. Dans ses récits historiques, Barcelone, Madrid, Tolède, Cordoue, Grenade, Séville, Dubrovnik, Lesbos, Rhodes, Chios, Corfou, la Crète, Sarajevo, Budapest, Vienne, Salzbourg, Ispahan, Yazd, Rome, Venise, Florence, l'Asie centrale et la Route historique de la soie ne sont pas seulement des points sur une carte. Ce sont des lieux où l'Histoire vit encore et qui doivent être visités. Cette approche constitue un élément essentiel de la conception de l'Histoire chez Ortaylı : une manière de lire l'Histoire non seulement à travers les documents, mais aussi à travers les lieux.

Pour moi, le nom d'Ortaylı est aussi associé au souvenir d'une époque et d'un lieu précis. Durant les années où il enseignait à l'Université Galatasaray, où j'ai moi-même effectué mon master et mon doctorat, il était fréquent de le croiser dans les couloirs et à la cafétéria. Je n'ai jamais suivi ses cours. Pourtant, certains universitaires marquent profondément l'atmosphère intellectuelle d'une institution, même si l'on n'a jamais été directement leur étudiant. Ortaylı était l'un de ceux-là.

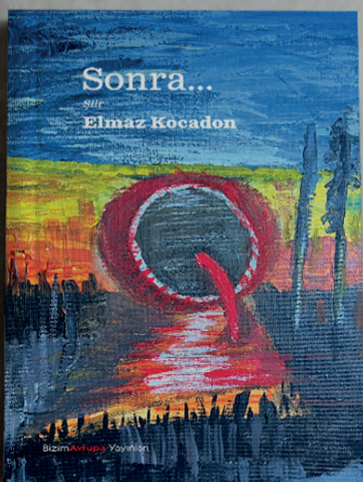
Lorsqu'un historien disparaît, il laisse derrière lui bien plus que ses livres. Il nous lègue aussi une manière de penser et un champ de débat. Il est clair que les discussions sur le rôle public des historiens en Turquie se poursuivront après Ortaylı. C'est peut-être là que réside son véritable héritage. Certains historiens ne se contentent pas de raconter le passé. Ils inscrivent l'Histoire dans le présent, dans la réalité d'aujourd'hui. İlber Ortaylı était précisément un historien rare de cette nature, une figure de la renaissance turque.



“ Gecenin kucağına oturdum
ve yalnızca karanlıkla konuştuğum
dost olduk birbirimize
sonra...

Yorgan gibi çektim onu üstüme
ikimiz kaybolduk
birbirimizin içinde.
Seher vaktinde
güneşi beklerken
yalnızdım gene. ”

elmaz
kocadon



Sonra



Gisèle Durero-Köseoğlu

Le 23 Avril, toujours célébré avec ferveur en Turquie, porte officiellement le nom de « Fête de la souveraineté nationale et des enfants ». Si l'association entre la notion de souveraineté et l'enfance peut, à première vue, surprendre, elle s'explique pleinement à la lumière de l'Histoire. Rappelons les faits : après la Première Guerre mondiale, l'Empire ottoman, vaincu, étant tombé sous le contrôle des forces alliées, la ville d'Istanbul fut formellement occupée par les Britanniques le 16 mars 1920 et le parlement ottoman fut dissous. Mais dès le 19 mars, après avoir publié une circulaire appelant à la création d'une assemblée représentative, Mustafa Kemal, qui dirigeait, depuis 1919, le mouvement de libération, décida d'en installer le siège à Ankara. En effet, après les congrès d'Erzurum et de Sivas, la ville était devenue le centre de la résistance nationale ; de plus, elle était éloignée des zones occupées par les forces alliées et sa position en Anatolie favorisait les communications avec les autres régions. On organisa donc rapi-



23 Avril en Turquie : une fête des enfants à haute portée symbolique

dement des élections dans les provinces demeurées libres pour envoyer des députés à Ankara et ce fut ainsi que la Grande Assemblée nationale de Turquie, nouvelle institution fondée sur la souveraineté nationale, put se réunir pour la première fois le 23 Avril 1920, dans le bâtiment qui abrite aujourd'hui le musée de la Guerre d'indépendance. Cette première assemblée représenta une étape cruciale dans la naissance de la Turquie moderne, en déléguant le pouvoir du sultan au peuple et en se transformant en pôle central de la lutte pour l'indépendance. C'est pourquoi le 23 avril devint le symbole de la souveraineté nationale. Cependant, en 1929, Mustafa Kemal, considérant que les enfants incarnaient l'avenir du pays et devaient être les futurs garants de la république, décida de leur dédier cette journée. La fête devint ainsi la première du monde vouée aux enfants. Claude Farrère, grand admirateur d'Atatürk, écrivit d'ailleurs en 1930, dans *La Turquie ressuscitée* : « L'avenir de la Turquie appartient à une génération nouvelle. » En réalité, bien avant que la date ne soit officiellement consacrée aux enfants, Mustafa Kemal avait souhaité les associer à toutes les célébrations. C'est pourquoi, dès le 23 Avril 1921, il organisa un événement mémorable en invitant des enfants à l'Assemblée nationale, les fit participer aux cérémonies publiques et leur fit lire des textes sur l'importance

de la liberté et de la patrie. Cette innovation, à une époque où les enfants ne jouaient aucun rôle dans la vie publique, soulignait la valeur emblématique du jour, en liant l'avenir de l'intégrité nationale à celui des jeunes générations. Une des célèbres phrases d'Atatürk affirmait d'ailleurs : « Les enfants sont nos véritables trésors. Vous êtes le futur de notre nation. » Il donna aussi à l'événement une dimension internationale en conviant des délégations de jeunes venus de pays étrangers.



Depuis cette époque, la fête est célébrée chaque année avec éclat, alliant cérémonies officielles, discours commémoratifs et levée du drapeau, ainsi que spectacles, chants, danses, pièces de théâtre et compétitions sportives. À Ankara, la tradition veut que les enfants assument temporairement le rôle des dirigeants, en participant à des réunions ou en signant des documents fictifs. Dans les écoles, les élèves s'adonnent à la lecture de poèmes, parfois chantés sous forme de marche, comme celui d'Ibrahim Alaattin Gövsa pour l'école primaire :



« Aujourd'hui, c'est le 23 Avril, La joie remplit les cœurs. Le Parlement est né aujourd'hui. Il a étouffé les ténèbres. La joie remplit les cœurs, Car c'est le 23 Avril... Ou celui de Sabri Celim Yalkut, dont un extrait dit : « Chaque année, les enfants, Célébrons-le avec joie. La souveraineté vit aussi, Si nous restons toujours main dans la main... »

On rapporte une multitude de petites anecdotes cocasses dues à la spontanéité des participants. Par exemple, lors d'une cérémonie à Ankara, un garçon jouant le rôle du président interrompt son discours pour demander quand on allait manger le gâteau ; ou, des petits Japonais mélangèrent par mégarde leur chant en japonais à celui des Turcs ; ou, un enfant désigné pour lever le drapeau s'em mêla dans les cordages et le drapeau se mit à tourner comme un hélicoptère. Car le 23 Avril, bien que journée commémorative au fort retentissement historique, reste avant tout une fête joyeuse et pleine de surprises, où l'expression des enfants est mise à l'honneur.

La citrouille au cœur d'un projet éducatif

(Suite de la page 3)

L'effervescence précédant l'ouverture témoignait de l'implication de toute la communauté éducative. Élèves en répétition, enseignants mobilisés, équipes organisatrices à l'œuvre : chacun participait à faire de cet événement un moment collectif fort.

Ouvrant le vernissage, le directeur du lycée Saint-Michel, Jean-Michel Ducrot, a proposé une lecture sensible de l'exposition, évoquant « la lenteur féconde » de la courge et sa place dans les imaginaires, de Nasreddin Hodja à Cendrillon. « Cette exposition est une invitation à ralentir, à observer autrement ce que nous pensions connaître », a-t-il souligné, mettant en avant une réflexion sur le temps et le rapport à la nature.

Le directeur du lycée Notre-Dame de Sion, Alexandre Abellan, a quant à lui insisté sur l'engagement des élèves et la portée éducative du projet. « Voir des jeunes s'inscrire dans une démarche attentive, lente et collective est en soi porteur d'espoir », a-t-il déclaré, évoquant « une forme de résistance silencieuse » face à la rapidité du monde contemporain.

Visiblement ému, Alberto Modiano, le photographe, est revenu sur la genèse de cette aventure collective : « L'enthousiasme de nos expositions commence bien avant l'accrochage des photos. Il naît dès les premiers départs, lorsque les

roues du bus se mettent à tourner devant les écoles. C'est là que commence véritablement le projet. »

Insistant sur la dimension humaine de son travail, il a rappelé que « ce sont les élèves qui donnent leur couleur aux images ». « Comme toujours, ce sont leur curiosité, leur énergie et leur regard qui transforment ces projets en expériences vivantes », a-t-il ajouté.

Évoquant les sorties de terrain, il a poursuivi : « Lors de ces voyages, le bus devient une sorte d'encyclopédie vivante de l'environnement. On y parle de sols, de climat, de traditions, mais aussi de futur. Chaque trajet est un espace d'apprentissage. » Rendant ainsi hommage aux enseignantes impliquées, Seval Erol et İnci Kimyonşen, il a tenu à souligner leur rôle déterminant : « J'ai eu la chance

de rencontrer deux éducatrices extraordinaires. Avec elles, chaque projet prend une autre dimension. Elles transmettent bien plus que des connaissances : elles transmettent une manière de regarder le monde. »

Revenant sur la portée collective de l'exposition, Alberto Modiano a insisté : « Cette exposition n'est pas la mienne. Elle appartient aux élèves, aux enseignants, aux familles. Sans leur confiance et leur engagement, ces images n'auraient pas la même force. » Et de conclure : « Si mes photographies ont un sens, c'est parce qu'elles portent la trace de ce travail partagé. »

Au cœur du projet, une immersion concrète dans le monde agricole. Les élèves se sont rendus à l'Institut de recherche sur le maïs d'Adapazarı, région reconnue pour la qualité de ses produc-



tions. Ils y ont étudié différentes variétés de citrouilles, dont les cultivars *Atacan* et *Balkız*, issus de semences anciennes sélectionnées sur le long terme.

Cette expérience de terrain a permis aux élèves de participer activement aux récoltes, de mesurer les exigences physiques du travail agricole et de mieux comprendre les savoir-faire techniques nécessaires à la transformation du produit. La dégustation des citrouilles a également renforcé leur lien avec cet aliment, au croisement de l'expérience sensorielle et de l'apprentissage.

Au-delà de l'approche scientifique, le projet s'inscrit dans une réflexion plus large sur les enjeux contemporains. Agriculture durable, préservation des ressources locales, sécurité alimentaire : autant de thématiques abordées à travers une pédagogie active et interdisciplinaire.

À travers cette initiative, les lycées Saint-Michel et Notre-Dame de Sion rappellent que l'éducation peut aussi passer par l'expérience, la sensibilité et le collectif - et qu'une simple citrouille peut, à sa manière, raconter le monde.

* Dr Mireille Sadège





Sirma Parman

Dans ses œuvres, les animaux ne sont jamais là par hasard. Ils deviennent des symboles, des idées, parfois même des obsessions. Et ce lien ne s'arrête pas à la peinture : dans sa vie quotidienne aussi, l'artiste catalan s'entourait d'animaux tout aussi surprenants.

Parmi les animaux les plus présents dans l'œuvre de Dali, les fourmis occupent une place importante. Elles apparaissent souvent sur des objets ou des corps, comme si elles les envahissaient. Pour Dali, les fourmis symbolisent la décomposition, la mort et le passage du temps. Cette image peut sembler dérangeante, mais elle reflète aussi une peur profonde liée à son enfance. Il a un jour vu des fourmis dévorer une chauve-souris blessée, une scène qui a marqué son imagination. À travers elles, il rappelle que rien n'échappe au temps.

Les éléphants, en revanche, créent un effet très différent. Dali les représente souvent avec des pattes longues et fines, presque irréelles. Normalement symbole de force et de stabilité, l'éléphant devient ici fragile et étrange. Ce contraste attire l'attention et perturbe notre perception.

Les animaux dans l'univers surréaliste de Salvador Dali

Entrez dans l'univers fascinant de Salvador Dali, où les rêves et la réalité se mélangent sans frontière claire. Connue pour ses horloges molles et ses paysages étranges, l'artiste espagnol a aussi donné une place importante aux animaux dans son monde.

En transformant cet animal puissant en une figure presque légère, Dali joue avec nos attentes et nous invite à voir le monde autrement.

Les homards apparaissent également de façon intéressante dans les œuvres de Dali, en tant qu'élément ludique et absurde. Dali associait les homards à l'érotisme et au désir, utilisant leur imagerie pour défier les tabous de la société et les notions conventionnelles de la sexualité. Chez Dali, les animaux ne sont jamais de simples éléments décoratifs. Ils font partie de son langage artistique et lui permettent d'exprimer des idées liées aux rêves, au subconscient et à l'irrationnel. En les plaçant dans des paysages étranges et déformés, il crée des images qui semblent à la fois familières et troublantes. Ces associations inattendues invitent le spectateur à interpréter ce qu'il voit, plutôt qu'à chercher une seule explication.

Au-delà de ses œuvres, Dali vivait lui aussi entouré d'animaux peu ordinaires. Le plus célèbre est sans doute Babou, son ocelot, qu'il promenait en laisse dans les rues de Paris ou même dans des hôtels de luxe. Cette présence surprenante attirait l'attention et renforçait son image d'artiste hors norme.

Dali possédait aussi un fourmilier géant nommé Toro, qu'il gardait chez lui en Espagne. Cet animal étrange est devenu un véritable symbole de son mode de vie surréaliste. Dans sa propriété, on trouvait également un couple de chèvres blanches et un cygne nommé Gala, en hommage à sa femme. Ces animaux ne servaient pas seulement son inspiration, ils apportaient aussi une part de surprise et d'étrangeté à son quotidien. On peut dire qu'ils agissaient comme une extension vivante de son univers artistique.



Dali ne s'est pas contenté de peindre le surréalisme, il l'a vécu au quotidien. Cette manière de brouiller les frontières entre l'art et la vie est sans doute l'une des raisons pour lesquelles il reste encore aujourd'hui une figure aussi fascinante et célèbre.

Cependant, notre regard a changé. Notre relation aux animaux est différente, et certaines pratiques de Dali seraient clairement considérées comme de la maltraitance animale. Cette évolution nous rappelle que les règles de la société changent très rapidement, et que de nombreux artistes, écrivains ou figures considérés autrefois comme des génies iconiques ne pourraient sans doute pas exister aujourd'hui tels qu'ils étaient. Peut-être réussiraient-ils à rester célèbres en s'adaptant aux normes actuelles. Ou peut-être perdraient-ils une partie de leur originalité, au point de ne plus produire des œuvres aussi marquantes et de tomber dans l'oubli.



Simruj Bahadır

Je commencerai par évoquer brièvement l'intrigue. Réalisé par Ryan Coogler, le film se déroule en 1932, en pleine période de Prohibition aux États-Unis. Il raconte le retour de deux frères jumeaux, Elijah Smoke et Elias Stack, anciens soldats de la Première Guerre mondiale, qui quittent Chicago pour revenir dans leur région natale, le Mississippi. Avec l'argent qu'ils ont gagné, ils projettent d'ouvrir un *juke joint*, un lieu clandestin mêlant musique, danse et alcool - pratiques alors interdites.



Avec l'aide de leur jeune cousin Sammie, musicien talentueux profondément ancré dans la tradition du blues, ils commencent à organiser une soirée destinée à la communauté noire locale. Ils s'entourent également d'un musicien plus âgé, Slim, et mettent progressivement en place ce lieu de sociabilité et de résistance culturelle. En parallèle,

Sinners

Sinners s'impose comme l'un des films les plus marquants de 2025. Nommé dans seize catégories aux Oscars, il a remporté quatre récompenses majeures, dont celles du meilleur acteur, du meilleur scénario original, de la meilleure photographie et de la meilleure musique originale. Ce thriller musical, sous l'apparence d'un récit vampirique, déploie en réalité une structure riche en allégories et invite le spectateur à une véritable quête de sens.

ils acquièrent un ancien site industriel auprès d'un homme lié à une organisation suprémaciste blanche, ce qui inscrit d'emblée le récit dans un contexte de tensions raciales.

C'est alors qu'intervient un autre fil narratif : celui d'un couple blanc, Joan et Bert, qui recueillent un mystérieux individu nommé Remmick. Rapidement, ce dernier révèle sa nature vampirique en transformant Bert. À partir de ce moment, le film glisse progressivement vers l'horreur. Lors de la soirée au *juke joint*, alors que la communauté noire célèbre la musique et la danse, ce groupe de vampires fait irruption et transforme la nuit en scène de violence.

Cependant, réduire le film à un simple récit fantastique serait une erreur. Derrière cette histoire se déploie une réflexion profondément politique. Le vampirisme fonctionne ici comme une métaphore du système d'exploitation raciale. À plusieurs reprises, Remmick exprime son désir de s'appropriier Sammie, non pas seulement en tant qu'individu, mais comme incarnation du blues lui-même. Cela renvoie directement à l'histoire de l'appropriation de la musique noire par l'industrie culturelle blanche au XX^e siècle.

La violence du Ku Klux Klan, bien qu'omniprésente dans le contexte historique, n'est pas le seul horizon de lecture du film. Elle est explicite, visible, identifiable. Or, je veux parler ici plutôt du choix de la figure vampirique. Cela permet justement de déplacer la réflexion vers une violence plus diffuse et plus insidieuse.

À travers ces vampires, le film semble suggérer que les véritables « voleurs » de la culture noire ne se limitent pas aux groupes ouvertement racistes comme le Ku Klux Klan, qui incarnent une haine frontale et assumée. Il s'agirait plutôt d'un système plus large, dans lequel la culture blanche participe à un processus d'appropriation.

Le vampirisme devient alors une métaphore particulièrement pertinente : il



ne s'agit pas seulement de détruire, mais d'absorber, de transformer et de réutiliser à son propre profit. Contrairement à la violence explicite du Ku Klux Klan, cette forme d'exploitation agit de manière plus discrète, presque invisible, en se nourrissant de la créativité et de l'énergie d'une culture qu'elle ne reconnaît pas pleinement.

Par ailleurs, *Sinners* se distingue également des récits vampiriques classiques par sa dimension musicale. La musique, et en particulier le blues, n'est pas un simple décor, mais un élément structurant du récit. Elle devient un espace de mémoire, de résistance et d'identité. Le prix de la meilleure musique originale apparaît ainsi pleinement justifié selon moi, parce que le film parvient à traduire avec justesse l'âme d'une communauté à travers sa culture sonore.

En bref, *Sinners* constitue une œuvre hybride, à la fois thriller, film musical et réflexion politique. Derrière son esthétique vampirique, il met en lumière les dynamiques historiques d'exploitation et interroge comment une communauté peut préserver son identité face à des forces qui cherchent à la dissoudre.

Je vous souhaite déjà un excellent visionnage.

